

LA LEÇON D'ANATOMIE

C'est une de ces soirées de novembre où le jour filtre à peine, d'un ciel mélancolique noyé de brumes.

Il ne pleut pas, mais le brouillard est si dense que les feuilles sanglantes des platanes laissent par intervalles tomber de larges gouttes sur le pavé luisant.

Dans la salle de dissection où flotte une odeur inanalysable pour un profane, les étudiants attendent l'heure du cours d'anatomie. Sur les tables, les cadavres sont figés dans des attitudes diverses.

Ici, un vieillard, le cou sur un billot, la bouche ouverte dans un rictus effrayant, regarde le plafond de ses grands yeux vitreux où git encore l'épouvante de la mort.

Là, une femme transformée en Vénus de Milo, le ventre ouvert d'où, s'échappent les masses intestinales. Plus loin, un torse horriblement déchiqueté, et dans le bac de pierre où chante une eau vive, pêle-mêle, des jambes, des crânes, des mains qu'on veut anatomiser et dont la chair devient chaque jour plus blanche.

Le "sujet" du cours est une femme d'environ vingt-huit ans, à la chevelure admirable, aux traits fins et délicats. En vain la tuberculose a creusé des trous aux joues ivoirines, affaissé lamentablement les seins; on devine cependant ce que fut une adorable enfant jadis et malgré tout le scepticisme, un peu forcé parfois, dont on fait preuve, il vient au coeur une pitié profonde pour tant de jeunesse florissante si tôt fauché. L'avant-bras, disséqué, étale nettement, le tissu grasseux faisant défaut, ses masses musculaires que décrira tout à l'heure le jeune agrégé Louis Arnaud. Ancien interne des hôpitaux dans cette ville où il professe aujourd'hui, Louis Arnaud est très sympathique aux étudiants à cause de sa vive intelligence et de sa bienveillance aux examens.

Aussi ses cours sont-ils très suivis et très écoutés. Le voici justement qui s'avance, souriant dans sa barbe noire, suivi du professeur qui prépara la leçon.

Après avoir endossé sa blouse et mis sa toque, le professeur s'assied et va commencer. Soudain ses yeux se fixent sur le visage de la femme et un tremblement convulsif qu'il ne peut maîtriser le secoue tout entier. "Laurette! murmure-t-il, Laurette! Est-ce Dieu possible!" Une sueur froide perle à son front: il veut se ressaisir, mais n'y parvient pas. "Messieurs, dit-il d'une voix faible, je ne me sens pas bien aujourd'hui; vous m'excuserez de ne pas faire mon cours". Il se lève, très pâle, donne au préparateur l'ordre de faire enlever le cadavre, et sort.

Et tandis qu'il descend lentement le boulevard, l'évocation savoureuse de tout son passé de jeune homme se précise. Il se revoit, le soir, dans sa chambre d'étudiant. Il écoute, anxieux. Viendra-t-elle? Soudain un frou-frou soyeux bruit dans l'escalier et la figure emmitouflée de fourrures parmi lesquelles scintillent deux yeux de veaux noirs, Laurette, la mignonne Laurette, espiègle et mutine, s'annonce d'un: "Bonjour Lulu" délicieux. Ah! les baisers savoureux près du feu qui pétille tandis que chante dans la cafetière l'eau du thé qui va bientôt bouillir! L'exquis parfum des lèvres satinées et sensuelles, et les étreintes voluptueuses où se donne l'âme tout entière et qu'on croit éternelles parce que l'on jura sincèrement d'être l'un à l'autre et pour toujours!

Puis après quelques mois de bonheur idéal, c'est la séparation amiable, sans un mot de reproches, en camarades. Ainsi va la vie!

Louis Arnaud est arrivé devant sa porte et tandis qu'il appuie sur la sonnerie, avec son mouchoir lentement, il essuie deux grosses larmes qui ont roulé dans sa barbe noire comme deux diamants!

Fernand VIALLE.

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 16 DECEMBRE 1912

REVUE: "PAIE BAPTISTE!"

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 16 DECEMBRE 1912

"LA LOI DE PARDON"

Notre Feuilleton. No 5
JACQUES VINGTRAS
L'ENFANT
par Jules Vallés

(Suite)

Pauvre tante Mélie! elle n'a pas trouvé à se marier. C'était certain, et elle vit avec peine du produit de son travail manuel; non qu'elle manque de rien, à vrai dire, mais elle est coquette la tante Amélie!

Il faut entendre son petit grognement, voir son geste suivre ses yeux, quand elle essaye une coiffe, ou un fichu. Elle a du goût; elle sait planter une rose au coin de son oreille morte et trouver la couleur du ruban, qui ira le mieux à son corsage, près de son coeur qui veut parler.

Grand'tante Agnès.

On l'appelle la "béate".

Il y a tout un monde de vieilles filles qu'on appelle de ce nom-là.

"M'man, qu'est-ce que ça veut dire, une béate?"

Ma mère cherche une définition, et n'en trouve pas; elle parle de consécration à la Sainte Vierge, de vœux d'innocence.

"L'innocence. Ma grand'tante Agnès représente l'innocence? C'est fait comme cela l'innocence?"

Elle a bien soixante-dix ans, et elle doit avoir les cheveux blancs, je n'en sais rien, personne n'en sait rien, car elle a toujours un serre-tête noir, qui lui colle comme du taffetas sur le crâne; elle n, par exemple, la barbe grise, un bouquet de poils ici, une petite mèche qui frisoite par là, et de tous côtés des poireaux, comme des greouilles, qui ont l'air de bouillir sur sa figure.

Pour mieux dire, sa tête rappelle, par le haut, à cause du serre-tête noir une pomme de terre brûlée, et par le bas, une pomme de terre germée; j'en ai trouvé une gonflée, violette, l'autre matin, sous le fourneau, qui ressemblait à grand'tante Agnès comme deux gouttes d'eau.

"Vœux d'innocence".

Ma mère fait si bien, s'explique si mal, que je commence à croire que c'est mal-propre d'être béate, et qu'il leur manque quelque chose, ou qu'elles ont quelque chose de trop.

Béate?

Elles sont quatre "béates" qui demeurent ensemble—pas toutes avec des poireaux—couleur de feu sur une peau couleur de cendre, comme grand'tante Agnès, qui est coquette, mais toutes avec un brin de moustache ou un bout de favoris, une voix de cotelette et l'inévitable serre-tête, l'emplâtre noir!

On m'y emmène de temps à autre. C'est au fond d'une rue déserte, où l'herbe pousse.

Grand'tante Agnès est ma marraine et elle adore son filleul.

Elle veut me faire son héritier, me laisser ce qu'elle a—pas son serre-tête, j'espère. Il paraît qu'elle garde quelques vieux sous dans un vieux bas, et quand on parle d'une voisine chez qui l'on a trouvé un sac d'écus dans le fond d'un pot à beurre, elle rit dans sa barbe.

Je ne m'amuse pas fort chez elle, en attendant qu'on trouve son pot à beurre! Il

fait noir, dans cette grande pièce, espèce de grenier soutenu par des poutres qui ont l'air en vieux bouchon, tant elles sont piquées et moisées!

La fenêtre donne sur une cour, d'où monte une odeur de boue cuite.

Il n'y a que les rideaux de lit qui me plaisent, ils suffisent à me distraire; on y voit des bonhommes, des chiens, des arbres, un cochon; ils sont peints en violet sur l'étoffe, c'est le même sujet répété cent fois. Mais je m'amuse à les regarder de tous les côtés, et je vois surtout toutes sortes de choses dans les rideaux de ma grand'tante, quand je mets ma tête entre mes jambes pour les regarder.

La chasse—c'est le sujet—me paraît de toutes les couleurs. Je crois bien! Le sang me descend à la figure; j'ai le cerveau comme un fond de barrique: c'est l'apoplexie! Je suis forcé de retirer ma tête par les cheveux pour me relever, et de la replacer droit comme une bouteille en vidange.

On fait des prières à tout bout de champ: Amen! Amen! avant la rive et après l'oeuf.

Les raves sont le fond du dîner, qu'on m'offre, quand je vais chez la béate, on m'en donne une crue et une cuite.

Je racle la crue, qui semble mousser sous le couteau, et a sur la langue un goût de noisette et un froid de neige.

Je mords avec moins de plaisir dans celle qui est cuite au feu de la chaudière que la tante tient toujours entre les jambes, et qui est le meuble indispensable des béates. Huit jambes de béates: quatre chauffettes—qui servent de boîtes à fil en été, et dont elles tournent la brasse avec leur clef en hiver. Il y a de temps en temps un oeuf.

On tire cet oeuf d'un sac, comme un numéro de loterie et on le met à la coque, le malheureux! C'est un véritable crime, un coquinage, car il y a toujours un petit poulet dedans.

Je mange ce foetus avec reconnaissance, car on m'a dit que tout le monde n'en mange pas, que j'ai le bénéfice d'une rareté, mais sans entrain, car je n'aime pas l'avorton en mouillettes, et le poulet à la petite cuiller.

En hiver, les béates travaillent à la bouillie: elles plantent une chandelle entre quatre globes pleins d'eau, ce qui donne une lueur blanche, courte et dure avec des reflets d'or.

En été, elles portent leurs chaises dans la rue sur le pas de la porte, et les carreaux vont leur train.

Avec des bandeaux verts, ses rubans roses, ses épingles à tête de perle, avec les fils qui semblent des larmées de lave d'argent sur un bouquet, avec ses airs, de corsage riche, ses fuseaux bavards, le carreau est un petit monde de vie et de gaieté.

Il faut l'entendre babiller sur les genoux des dentellières, dans les rues de béates, les jours chauds, au seuil des Maisons Muettes.

(A Suivre)

SIEGE SOCIAL DE L'ETUDIANT, SAULT-AU-RECOLLET, P. Q.

Pour informations, s'adresser à: Rédaction: J. Noël Fauteux. Administration: J. B. Mandeville.

UNIVERSITE L'AVANT, Montréal.

Tribune Libre

"AUX ETUDIANTS"

Il y a quelque temps, un groupe de gens dévoués de diverses facultés, se réunirent pour donner à la S. P. L., des bases solides et assurer par là l'existence du journal "l'Etudiant".

Après beaucoup d'efforts, de démarches, de rebuffades et surtout d'encouragements, le journal parut dans une toilette pimpante et gaie, digne cadre des articles sensés qui le composaient.

Or, savez-vous combien on en a vendu de numéros, à l'Université, la semaine dernière? Je ne le dirai pas. Ce serait discréditer sinon ridiculiser à tout jamais les étudiants de Laval; il suffirait de décliner son titre pour qu'on s'esclaffe: "Vous êtes étudiants, dirait-on. Ah! oui! on vous connaît! Vous faites beaucoup de promesses, mais vous ne les tenez jamais: vous n'êtes que des Zozéphes, vous faites beaucoup de bruit pour arriver à zéro! Vous n'êtes pas même capables de soutenir votre jour. nah. Vous étudiez, par conséquent, vous devriez être plus instruits et moins routiniers et moins apathiques que les autres jeunes gens; chez vous, c'est le contraire. Pour vous amuser vous êtes sans égaux, mais pour vous cultiver... vous êtes sans pareils aussi, parce que partout ailleurs, les étudiants font quelque chose pour leur culture, tandis que vous, vous faites quelque chose pour perdre ce que vous avez; on vous prend pour des lanternes, mais vous n'êtes que des vessies!"

N'aurait-on pas raison de parler ainsi?

Comment, mais on voit des gens à l'Université emprunter "l'Etudiant" à leur voisin, tandis qu'ils iront dépenser \$10 ou \$15 le soir, à jouer aux cartes.

Là seule université française d'Amérique! Ah! oui! parlons-en! ou plutôt n'en parlons pas; ce n'est pas de la faute des étudiants actuels si elle existe, leur flambeau vacille, leur ardeur est éteinte, et ils s'en vont à la remorque des autres; et ils n'ont pas fini d'être remorqués.

"LAVALLENSIS".

Un type à la Rodin

Mon ami Bob est un drôle de type. Comme il n'a pas eu l'avantage de faire un cours classique, ni même commercial, et qu'il est occupé tout le jour, il ne lit pas beaucoup. Suivant l'expression, il n'est pas au courant. Il puise toutes ses connaissances scientifiques et littéraires dans certaines revues et certains manuels qui posent à l'omniscience. D'après la nature des curiosités et des phénomènes qu'il s'empresse de faire glisser, de la façon la plus naturelle du monde, dans la conversation pour m'épater sur l'étendue de son savoir, je puis dire s'il a feuilleté la veille "Je Sais Tout", l'Almanach Hachette ou le "Scientific American".

Un jour que je le plaisantais sur son caractère maussade et son étonnant physique—car il est bas sur pattes, très obèse pour sa grandeur et presque chauve—il me dit: "Tu as tort de te moquer. D'abord, j'ai un excellent caractère et ensuite, je suis un type à la Rodin".

"Pas celui du "Baiser", au moins?"

"Vois," dit-il me montrant un trou dans la semelle de sa chaussure. "Tu ignores peut-être qu'on connaît le caractère des personnes d'après l'usure de leurs chaussures" ajouta-t-il avec un sourire dédaigneux qui semblait dire: Est-il possible d'ignorer cette merveilleuse science en plein XXe siècle!

Je n'ignorais pas, car j'avais entendu "Le bon juge". "Mais que vient faire ici, Rodin?"

"—Je prouverai", dit-il, l'air mystérieux. Le lendemain, il revenait avec l'Almanach Hachette, 1913. L'ouvrit à la page 48. J'y lus:

"La Scarpologie": montre-moi ta semelle, je te dirai qui tu es".

IV.—Un trou ovale: il a la forme du gros orteil qui l'a formé d'une pression instinctive et continue: volonté inébranlable, décision nette et claire, assurance de parvenir au but envisagé, une fois pour toutes. Les intellectuels athlétiques que taille Rodin de son rude ciseau ont ce pied qui mord le sol et s'y agrippe".

Il n'y avait plus à en douter! sa semelle entr'ouverte me disait qu'il était un type à la Rodin.

Louis VEILLEHAUT.